gal-ele Fre 14038 a
Case
Fre
1881-

AVIS

SUR L'ÉDUCATION

DE LA JEUNESSE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

AVIS

SUR

L'ÉDUCATION

DE LA JEUNESSE.

PAR PIERRE GADOLLE.

Naturam quærere rerum, semper et inventam patricis exponere chartis. LUCRET. *lib. IV*

A PARIS,

De l'imprimerie de RENÉ LEGRAND, rédacteur du Journal du Soir, rue de Chartres, N° 67.

L'AN PREMIER DE LA REPUBLIQUE.

M. DCC. XCII.

AVIS

SUR

L'ÉDUCATION

DE LA JEUNESSE,

PAR LETTRE CIRCULAIRE.

PRÉFACE.

JE n'écris pas avec la prétention d'un homme de lettres. Mes premières années se sont écoulées dans des pays étrangers pour m'y instruire ; plus occupé à acquérir des idées nettes, qu'à poser des phrases, j'ai trop négligé ce dernier avantage, et je regrette maintenant de ne pouvoir jetter quelques fleurs sur un sujet aussi grave, afin d'en dérober la sécheresse aux esprits ordinaires qu'une vérité trop nue assoupit presque toujours ; mais si je m'en tenois aux insinuations de mon amour-propre intimidé, je me condamnerois à un silence coupable envers ma patrie, dont je sens toute l'autorité, depuis que je suis républicain. Lassé de ne lire que des plans ingénieusement conçus, et surpris de ne pas voir paroître un écrit qui indiquât la manière de diriger la jeunesse pour en tirer

le parti dont elle est susceptible, j'ai pensé qu'il étoit de mon devoir de dissiper quelques-unes des ténébres qui ont couvert la carrière de l'éducation jusqu'à nos jours : ma qualité de père d'une nombreuse famille et celle d'instituteur pendant vingt ans, m'ont donné les occasions de faire des remarques qui pourront éclairer la Convention, les parens et les maîtres.

C'est pour toi que j'écris, consolante jeunesse ! si j'ai le bonheur de t'avoir été utile ; répéte-le souvent à mes chers enfans, leur cœur tréssaillira, et mes cendres souriront.

J'ai eu soin de te conserver le tableau des anciennes études, afin de te rendre plus indulgent pour toutes les espèces de préjugés ; tu ne tarderas pas, j'espère, à être convaincue, que l'homme est une éponge qui s'imbibe de tous les liquides que son gouvernement sage ou vicieux, sait lui présenter.

En attendant cet heureux moment, et puisque nous sommes à battre les rois, je vais m'amuser à tirer les cartes avec le fervent patriote Manuel : je suis aussi impatient que lui de savoir dans quelle

année les ténébres ne couteront plus rien , et quand la lumière sera mise à son vrai prix ; car il me semble avoir remarqué dans le compte du sévère Cambon , que les frais de l'instruction future ne s'éleveront qu'à deux ou trois millions , tandis que le soutien du *grimoire* coûtoit encore 40 à 50 millions.

Vade sed incultus.

AVIS
SUR
L'ÉDUCATION
DE LA JEUNESSE.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau des études précédentes.

L'Enfant naît franc, agile et si curieux, qu'il s'insinue par-tout, qu'il examine tout, et qu'il fait des questions sur tout.

A peine avoit-il passé quelques années dans un grave collège, ou dans une pension subordonnée à sa méthode, qu'on le voyoit devenir stupide, insoucieux et cessant de faire des questions; on auroit dit, en un mot, qu'il sortoit de dessous l'*éteignoir du bon sens.*

En effet quelles lumières pouvoit-il tirer d'un aride rudiment, d'une méthode abstraite, etc. ? Quel effet salutaire se figure-t-on qu'ait pu produire sur son ame, une punition sombre ou afflictive ? quel bonheur momentané pouvoit-il goûter pendant ses récréations dans une cour pavée et dont les murs élevés bornoient sa vue de toute part ; que pouvoit-il enfin résulter d'utile pour lui de cette inertie physique telle, qu'il étoit 20 heures sur 24 ; ou à se traîner sur un banc, ou à genoux ou couché, si ce n'est un abrutissement, un dégoût, etc. ? que s'ensuivoit-il en derniere analyse ? que son imagination bouillante tomboit dans un vide affreux et que ce vide n'étoit malheureusement que trop rempli par cette fermentation libidineuse dont les suites sont si funestes pour l'espèce humaine, et si allarmantes pour des tendres parens.

L'avoit-on placé dans un de ces collèges ou pension dont la dénomination pompeuse flattoit l'espoir ou l'amour - propre des parens ? on le voyoit dégénérer en despote suffisant qui regardoit ses père et mère comme des tributaires de ses fantaisies ; il arrivoit enfins au bout de 8 à 9 années d'études, chargé d'une petite *boule de savon*, colorée des rayons de l'illusion ; mais dont l'air s'échappoit bientôt devant l'œil paternel.

Les écoles de la classe du peuple la moins

fortunée des villes, me paroissent avoir été presque généralement confiées à ces sémi-moines ou moinesses, dont l'ame étoit d'autant plus dégagée des élémens de la saine raison, que leur seul mérite consistoit dans une insatiable crédulité. Je crois pouvoir comparer ces écoles *ignorantines* à des chambres obscures, sous la garde de hiboux sans cesse occupés à boucher les crévasses par lesquelles la lumière pouvoit entrer.

L'instruction des gens de la campagne a été d'autant moins dangereuse que les hommes y ont eu moins de part que la nature ; c'étoit un essaim que tous les frêlons laissoient travailler en paix, afin d'en tirer un plus grand butin. Si le paysan sait peu, au moins le sait-il bien, et cet état est préférable à celui de la fausse science ; celui qui ne sait rien peut apprendre ; il suffit de lui en inspirer le desir, et de lui en procurer les moyens : mais celui qui s'est laborieusement rempli l'imagination de savantes obscurités, est incapable de tout ; car le noir ne réflechit pas la lumière.

Les contradictions répugnantes que j'ai apperçues dans l'éducation du sexe, m'ont tellement affecté, que j'en ai aussi-tôt abaissé le voile. Qui ne seroit, en effet, indigné de voir ce sexe intéressant, dont le cœur a si besoin du nôtre,

et sans la réunion duquel notre existence ne seroit pas complette ! Qui ne seroit point indigné, dis-je, de voir ce premier complément de notre bonheur, avoir été presque généralement confié à la direction d'une religieuse, ou d'une bigote, qui l'une et l'autre avoient abjuré la nature et la raison : qui faisoient un crime à leur innocente pupile d'un maintien droit, d'un œil ouvert, etc. ,et qui, à peine avoient fini leur stupide rabachage sur une prétendue décence, se faisoient immédiatement succéder par le maître à danser, dont voici le langage. *Levez la tête*, mademoiselle, *regardez votre cavalier en face*, *le pied en dehors*, *effacez ce corps*, *etc.* Or, que conclure de cette contradiction monstrueuse dans les préceptes que cette pupile recevoit ? Que les aveugles parens exigeoient que leur fille joignit la grâce d'une coquette à la pruderie d'une nonne. D'où venoit cette profonde ignorance ? de la turpitude ultramontaine, dont la doctrine magique avoit prévalu au point, qu'elle savoit nous faire trouver un accord dans la discorde même. Un sage s'élevoit-il contre d'aussi exécrables abus, il étoit aussi-tôt haché par la calomnie, et forcé d'opter entre un *ô altitudo*, ou un bucher. N'est-il pas du devoir d'une mère de donner à sa fille ce regard pur et ce maintien décent, qui for-

cent à être vertueux pour oser l'aimer ? Une mère ne doit-elle pas la ployer elle-même à cette douce souplesse de caractère qui tempère l'homme, l'attendrit et l'enchaîne à jamais ? N'est-ce pas, enfin, dans le monde seul qu'elle peut recevoir cette éducation adaptive à sa destinée pour le monde ? Consolez-vous êtres aimables ! le soleil va luire pour tous également. N'enviez néanmoins pas notre sort précédent : car vous voyez comme nous avons été traités nous-même. Grâces au feu ardent de la philosophie républicaine, nous allons voir réduire en cendres cet édifice monstrueux et ces cenders iront se joindre à celles que l'urne de la sottise a si long-temps offertes aux larmes des stupides mortels !

CHAPITRE II.

Éducations particulières.

1°. CEux qui feront élever leurs enfans dans un schisme politique, auront bientôt la douleur de s'appercevoir qu'ils ont travaillé contre leur propre consolation ; car ces enfans n'ayant aucun motif sensible pour regretter ces jouissances *féodales*, dont leurs parens déplorent la perte, se lasseront bientôt de s'appitoyer avec eux sur un malheur qu'ils n'auront pas senti : pressés par

le besoin de jouir, ils échangeront cette fatiguante morosité contre des plaisirs qui leur souriront. Tout système qui n'est point appuyé sur des faits, est une chimère qui se dissout dans l'avenir. Quand la baguette est rompue, adieu la magie.

2°. Ceux qui ne garderont leurs enfans chez eux que dans l'intention de les mieux choyer, doivent réfléchir que pour les disposer à devenir un jour des hommes publics, il faut nécessairement les habituer à vivre et à se débattre avec leurs semblables ; il faut que leurs caprices soient tempérés par l'ascendant de leurs camarades, qu'ils soient excités au travail par l'émulation, etc. Ils doivent sur-tout penser qu'un enfant influencé par des domestiques obligés de flatter par état, nourri, couché et vêtu délicatement, guidé par un précepteur dépendant de tout le monde, quoique libre en apparence ; ils doivent penser, dis-je, qu'un tel enfant ne pourra jamais devenir un homme solide : ce sera une plante élevée sous *chassis*, qui résistera à ce nouvel *air libre*, dont notre constitution enrichira l'atmosphère françois.

3°. Il en résulte entre plusieurs inconvéniens, celui de prolonger l'enfance d'un frère aîné, qui, au lieu d'avoir des exemples encourageants à imiter pour élever ses idées, est au

contraire obligé de s'abaisser au niveau de son frère cadet, tandis que le cadet est comme forcé de s'élever à la hauteur de son frère aîné, pour s'amuser avec lui. L'un gagne donc ce que l'autre perd : c'est une liqueur qui se fortifie aux dépends d'une autre : de-là cette précocité que l'on admire ordinairement dans les cadets.

L'instruction publique étant la pièrre angulaire de l'édifice social, il est temps d'y penser. Je n'ai rien vu dans les décombres de l'ancien édifice qui puisse servir à la reconstruction du nouveau ; je n'ai rencontré partout que l'art d'enseigner les mots, et nulle part celui d'enseigner les choses. Il m'a surtout été facile de conclure que la *feue* puissance spirituelle, avoit imaginé ce mode, comme le plus sûr moyen de maintenir l'ignorance sur la terre chrétienne.

La constitution bannira heureusement du sein de notre république cette philosophie magique qui jouoit sur les mots, et berçoit la crédulité humaine. Elle y substituera la philosophie des choses ; cette philosophie, surtout, qui cherche à approfondir l'essence des êtres, qui rejette toutes ces hypothèses absurdes, dont l'atmosphère morale a été si long-tems embrumée, qui ne reconnoit pour vérité que ce qui est fondé sur les faits ; et qui, enfin,

a pour devise, *le bonheur du genre-humain.* (*a*)

Les propagateurs d'une telle philosophie se rencontreront difficilement parmi les instituteurs de nos jours ; car la plûpart n'ont acquis cette célébrité apparente, que pour avoir erré avec une espèce de succès dans le labyrinte de la théologie, ou de la chicanne ; leurs longues phrases, et leurs courtes réflexions prouvent assez qu'ils ont faussé leur esprit, à force de l'avoir sophistiqué, ou astucié.

D'autres appuyeront leurs prétentions sur le

(*a*) Il faudra que les hommes proposés à former cette société nationale dont parle Condorcet, commencent par enseigner eux-mêmes la jeunesse, ou au moins par former des maîtres. Il est aisé de faire des livres avec des livres ; il est aisé de donner des conseils ; mais le plus difficile comme le plus utile est de faire la chose. De pareils savans ont été consultés pour l'école militaire ; hé bien, quels avantages en sont-ils résultés ? aucuns. Il y a des savans qui semblent n'habiter que l'empirée ; le séul point visible par où ils touchent la société, c'est par leur quittance au trésor public ; ce sont, dit un anglois, de beaux chevaux à l'écurie, et qui, en voyage, ne sont que des rosses. Et moi, je dis qu'un savant par la *théorie* n'est à un savant par les *faits*, que ce qu'un voyageur sur la *carte*, est à un voyageur sur les *lieux*.

Experto soli crede Roberto.

plus

plus ou moins de temps qu'ils ont sacrifié à l'instruction précédente ; et au plus léger examen, on reconnoitra autant *d'Eunuques du bon sens*, que la puissante hypocrisie avait spécialement modelés pour rompre les ailes du génie, et pour propager l'espèce de ces *bêtes de somme*., dont la ruade vient enfin de démonter tant de cavaliers.

Ce ne sera donc, j'ose l'assurer, que parmi les égaux des prémiers législateurs, qu'on pourra trouver ces régénérateurs de la raison.

En effet, si le législateur est obligé de descendre dans l'abîme du cœur humain, pour y découvrir les causes qui produisent ces oppositions diverses aux progrès de la morale et de la politique ; l'instituteur n'est pas moins obligé de l'y avoir précédé, pour y saisir jusqu'au principe productif des facultés intellectuelles et des passions humaines, pour, ensuite développer ces facultés, et diriger ces passions vers le grand but de la société.

Il n'est donc pas donné à un génie ordinaire, de se placer ainsi entre le plaisir et la douleur, ces deux uniques moteurs du cœur humain, d'en examiner les subdivisions en des sentimens plus ou moins intenses, d'aiguiser les uns, et d'émousser les autres, en raison du bonheur ou du malheur qu'ils peuvent causer

tant à l'individu, qu'à la société. Je dis plus : si une bonne éducation peut se passer de loix, et si des loix ne peuvent se passer d'une bonne éducation, l'instituteur doit être encore plus scrupuleusement recherché que le législateur.

L'anéantissement de tous les despotismes, dont le propre étoit d'étouffer la pensée et les grandes vertus, laisse heureusement une carrière libre aux talens utiles à la patrie ; mais celui d'instituteur, étant à la fois le premier, le plus utile, et le plus pénible de tous, il mérite d'être encouragé par l'estime et la reconnoissance publiques ; et, tandis que cette idée attrayante appellera des Platons et des Socrates à l'exercice de cet art si difficile, ces derniers verront, je l'espère, s'élever un prytanée pour y accueillir et caresser les restes précieux d'une vie aussi honorable.

CHAPITRE IV.

Préférence due aux pères de famille.

UN père de famille doit avoir la préférence dans la direction de la jeunesse, comme dans les autres emplois.

1°. Initié dans les secrets de la nature, sous le rapport de la paternité, il sent mieux que le célibataire, l'importance du dépôt qui lui est confié : car ses idées sont plus tendres, ses moyens sont plus appropriés au génie des enfans, et son cœur expansible leur fait respirer cette odeur suave de la paternité, à laquelle ils étoient habitués chez eux. (*b*)

Le célibataire, au contraire, uniquement occupé de son bonheur individuel, s'isole peu-à-peu, tombe dans l'égoïsme, et en fait partager la dangereuse influence à ses élèves.

J'ajouterai que le célibataire ne pouvant satisfaire au plus vif et au plus impérieux des plaisirs, qu'en séduisant l'innocence, ou en souillant les nœuds de l'union conjugale, il laisse plus à craindre, qu'à espérer à la société ; j'en excepte néanmoins ces célibataires privilégiés, dont les vastes affections et les lumières profondes embrassent la félicité du genre humain : ceux-là sont nos fanaux et nos plus-grands bienfaiteurs.

2°. Le père de famille étant un élément essen-

(*b*) Son épouse qui réunit les qualités de mère à celle de menagère, offre encore un avantage inconnu jusqu'à nos jours dans un college.

tiel de la société politique, il répugneroit que celui par lequel une société existe, qui en supporte les charges, et qui contracte envers elle des devoirs plus multipliés ; il répugneroit, dis-je, que celui-là ne fut pas réputé autant de fois citoyen qu'il a d'enfans et qu'il n'ait pas autant de préférences à prétendre sur le célibataire, qu'il a de devoirs de plus à remplir que lui : cette vérité est si imposante, qu'elle mérite l'attention la plus sérieuse du législateur.

CHAPITRE V.

Vrai moment à saisir pour commencer l'instruction d'un enfant.

IL est dans l'enfance une époque quelconque où toutes les portes de l'ame semblent s'ouvrir à la fois : c'est alors qu'il n'y a pas de temps à perdre, pour n'environner un enfant que d'objets, dont l'impression puisse lui devenir salutaire : car il n'y a pas de milieu entre le bien et le mal, l'un ou l'autre profitera du passage.

Un enfant prend si facilement la teinte morale des personnes qui ont eu le plus d'influence

sur les premiers instants de sa vie, qu'il contracte des défauts qui sont autant de taches indélébiles. Il importe donc beaucoup aux parens de bien choisir les agens subalternes auxquels ils confient le soin de leurs enfans ; il leur importe surtout de créer, pour ainsi dire, leurs premières idées, de leur en faire successivement acquérir d'autres bien nuancées avec les premières, et de continuer ainsi, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à ce résultat heureux auquel ils attachent leur consolation ; qu'ils évitent avec soin cette éducation molle qui énerve l'ame et le corps, qui arrête la marche de la nature, et qui appelle un enfant à une destinée inférieure à celle qu'elle lui préparoit.

» C'est, dit Platon, par les jeux instructifs » et les exercices du corps, que l'ame acquiert » de la force. Je veux, dit Montagne, que la ,, bienséance, l'entregent, et la disposition du » corps se façonnent quant et quant à l'ame : ce » n'est pas un corps, ce n'est pas une ame que » l'on dresse, c'est un *homme* ; il ne faut pas en ,, faire *une* à *deux reprises* : mais les conduire ,, également. ,,

Je pense comme Montagne, que le développement des facultés morales et physiques doit marcher d'un pas égal. Quant à *l'entregent*, ou

l'usage du monde, dont il parle, rien n'est si facile ; car il suffit de se comporter à l'égard d'un enfant de la même manière que l'on voudroit qu'il se comportât à celui des autres : il imite facilement les exemples, mais il suit rarement les préceptes.

Ne soyez pas surtout trop minutieux sur son cérémonial ; insistez plutôt sur ses progrès dans les sciences et dans la morale. Un petit embarras conserve la pudeur, et la pudeur jointe à des connoissances solides, en fait un être intéressant par la suite : l'or brut vaut, dans tous les cas, mieux que le cuivre poli ; l'un arrive peu-à-peu à un éclat durable, et l'autre tombe dans le mépris. Si vous éclairez l'ame, elle ne tardera pas d'environner le corps de cette espèce d'attitude décente et assurée, qui est préférable à la flexibilité méchanique que donne le maître de grâces. Si vous hâtez trop cet air dégagé, vous ferez un suffisant à 15 ans, qui deviendra un libertin à 18, un vieillard à trente, et un sot pour toute la vie.

Puisque l'invention des lettres de l'alphabet a nécessairement précédé celle de la lecture, et que les enfans préfèrent une instruction méchanique à un enseignement verbeux et théorique : pourquoi ne les fait-on pas débuter par la for-

mation des lettres, ensuite des mots, et ensuite des phrases ? Je puis assurer que cette méthode me réussit à l'égard de mes enfans ; j'ai grand soin de les louer et de m'extasier, pour ainsi dire, devant leur moindre succès ; leur amour-propre excité, tente de nouveaux efforts et ils finissent par savoir passablement écrire et ensuite lire en fort peu de temps.

Tachez de faire comprendre à un enfant les causes des différens effets qui le frappent. S'il casse un verre, une assiette, etc., profitez de ce petit malheur, pour lui faire connoître la fragilité de certains corps, la dureté ou la résistance des autres. Le liège qu'il verra surnager, le caillou qu'il verra descendre au fond de l'eau, lui apprendront la loi de la pesanteur, et ainsi du reste. Il ne manquera d'ailleurs pas à faire des questions, il suffira d'être *assez habile pour y répondre.*

Les mathématiques étant la clef de tous les arts et surtout des hautes sciences, il est de la dernière importance de les faire apprendre aux enfans. Mais on y réussira difficilement, si l'on suit la méthode abstraite qui a prévalu jusqu'à nos jours. Il faut tracer devant eux des figures de géométrie sur le terrein, et les leur faire imiter : dès qu'ils seront familiers avec cette

manière d'opérer, il sera facile de leur faire rapporter ces mêmes figures sur le papier. Cela fait, il faudra essayer jusqu'où leur conception peut pénétrer dans la démonstration théorique ; mais il faut bien se garder, je le répète, de s'élever au dessus de leur sphère morale ; car la moindre obscurité, la moindre défiance dans leurs forces, peut les dégoûter pour toujours. Gardez-vous de leur faire apprendre la table de multiplication, mais faites la leur composer insensiblement jusqu'à ce qu'ils soient familiers avec elle. Quand on en sera aux fractions, il faudra se servir de la chose divisée dans ses parties et jamais du nombre abstrait : par exemple, une pomme divisée en six parties égales, leur fera aisément comprendre que chacune de ces parties en est le sixième. Par tous ces moyens, on facilitera leurs idées, et on évitera de les rebuter par un appareil de principes aussi inintelligibles que décourageans.

Le dessin apprendra à un enfant à remarquer, à comparer et à imiter les différentes formes de la nature. Des expériences de physique, des instrumens d'un art quelconque qui lui plaît, un petit jardin, enfin tout ce qui peut étendre ses facultés morales et physiques, doit être mis en usage. Les idées qu'il aura acquises d'un côté, servirent

serviront de moyens pour lui en faire acquérir d'un autre : plus on a d'idées, plus il en vient.

Les idées sont à l'esprit, ce que les écus sont à un coffre-fort.

CHAPITRE VI.

Erreur dans l'usage que l'on a fait jusqu'ici de la mémoire.

ON a sans cesse entendu dire, qu'il falloit cultiver la mémoire des enfans : mais on n'a jamais entendu distinguer laquelle de leurs mémoires il falloit cultiver. Ignore-t-on qu'il y a la mémoire des mots et celle des choses ? qu'il est aussi dangereux de s'en tenir à la première, qu'il est nécessaire d'enrichir la seconde ?

La mémoire des *mots* est cette faculté que nous avons de retenir et de répéter par cœur des mots ou des phrases que nous ne comprenons pas : telles que des hymnes latines, des passages du catéchisme, et tant d'autres choses que l'on chante ou récite par cœur, sans y rien comprendre ; cette faculté commémorative ressemble à celle du serin qui siffle un air noté ;

c'est enfin le souvenir d'un mot ou d'un son vide de sens. Si les nouveaux instituteurs s'en tiennent au développement de cette espèce de mémoire, il en sera de notre constitution et de la raison, comme de tant de choses auxquelles l'esprit public n'a pris aucune part jusqu'à nos jours.

La mémoire des choses est cette faculté que nous avons de nous retracer des impressions déjà senties, et à l'occasion desquelles nous avons porté tel ou tel jugement ; alors c'est un *fait* pour nous, et voilà l'espèce de mémoire qu'il faut orner : mais pour y réussir, il faut faire comprendre aux enfans ce que l'on veut qu'ils conservent dans leur mémoire. Les mots glissent sur leur esprit et les faits s'y impriment. *Nihil est in intellectu quod priùs non fuerit in sensu*, dit Aristote. Pour être *philosophe*, il faut voir *évidemment*, dit Mallebranche, et pour être chrétien, il faut croire aveuglément.

Les mots n'étant que l'instrument ou le moyen dont on se sert pour exprimer des idées préexistantes dans l'esprit, ne sont pas la matière première du génie, mais bien ces idées préexistantes. C'est donc par l'acquisition des idées qu'il faut commencer et sans s'inquieter des mots ;

car les mots accompagnent les idées, et s'y joignent comme la pelure *adhére* au fruit. Enfin, faites sentir à un enfant, et il ne vous restera plus rien à faire qu'à lui aider à s'exprimer mieux.

CHAPITRE VII.

Vrai objet des langues. La nature seule doit être notre institutrice. Situations dans lesquelles l'élève doit se trouver.

» LA longueur, continue Montagne, que » nous mettons à apprendre les langues des » anciens grecs et des romains, est la cause pour- » quoi nous ne parvenons jamais à la grandeur » d'ame et de connoissances qui étoient en eux. «

Montagne avoit raison, car nous avons passé un temps précieux et irréparable à apprendre des mots ; tandis que ces grecs et ces romains débutoient, à l'aide de leur propre langue, par apprendre des choses. (c)

(c) Le clergé le savoit aussi bien que Montagne : mais il lui falloit des dupes ; c'étoit au passage de

Savoir plusieurs langues, c'est multiplier les moyens de se communiquer avec plus d'individus, de puiser dans plus de sources, et c'est, j'ose le dire, devenir autant de fois homme de plus ; mais l'étude abstraite et isolée de ces langues, comme celle du latin, est nulle pour celui qui s'en tient là ; c'est une cause sans effet ; car qui ne sait rien, n'a rien à dire : il faut donc commencer par acquérir des idées ; or tout ce qui nous environne peut nous en faire naître ; par-tout, les sens qui sont les *messagers* de l'ame, trouvent des matériaux pour elle.

L'arbre de la science a pour tige la nature entière ; chacune de ses branches produit des fleurs

---

l'illusion à la raison, qu'il attendoit sa poupée humaine ; et quand le fruit de la raison paraissoit résister aux intempéries de sa politique, le parlement lui aidoit aussi-tôt à suffoquer les rayons qui devoient le mûrir. J'ai une preuve particulière de ce que j'avance ; l'archevêque Beaumon et le parlement de Paris m'ont persécuté juridiquement pour avoir voulu diriger les études de mon pensionnat, d'après les principes de la raison uuiverselle. Il a fallu céder ; mon ame a langui, et mes élèves y ont perdu ; mais je leur ai menagé, au profit de leurs recréations, le temps qu'ils auroient dû consacrer à l'étude de l'erreur. Aussi mes élèves me rencontrent - ils avec plaisir.

différentes : semblables à l'abeille, nous en tirons une substance plus ou moins précieuse, en raison des fleurs sur lesquelles nous nous sommes plus ou moins arrêtés.

D'où il suit, 1°. qu'il faut placer l'enfant dans des circonstances où il puisse continuellement et utilement exercer sa curiosité naturelle. 2°. Que l'habileté de l'instituteur consiste dans le choix des objets environnants, comme dans la manière d'expliquer à un enfant les rapports que ces objets ont entre eux et avec nous. 3°. Enfin qu'il doit profiter de cette curiosité pour lui faire parcourir la plus grande partie possible de la série des connoissances utiles à *l'homme*.

Le meilleur instituteur sera donc celui qui guidera ses éléves vers les meilleurs objets, et qui leur fera du tout une récréation. La sévérité fait des hypocrites, la mollesse fait des impudens, et les coups font des lâches ou des désespérés. La peau n'a d'ailleurs jamais tort ; c'est à l'ame à payer ses sottises, et c'est au maître à savoir diriger les fils qui meuvent cette ame naissante.

Puisque c'est par les sens que nous nous instruisons, il est certain que les villes les plus propres à l'établissement d'un college, sont celles qui, environées des travaux de la campagne et

enrichies par un port fréquenté, renferment encore des manufactures et font un commerce varié. C'est là qu'il est facile d'agrandir l'ame de la jeunesse à la vue de ces travaux de toutes espèces, et surtout de ces rélations générales qui rapprochent les hommes de tous les pays, malgré les immenses et difficiles intermédiaires qui les séparent. Les matières qui se fabriquent dans ces villes, celles qui en sont exportées, celles qui y sont importées, tous les mouvemens qui en résultent, l'industrie et le produit des campagnes environnantes, la connoissance insensible, et d'après une curiosité bien dirigée du service de terre et de mer, tout enfin s'y présente aux portes de l'ame à la fois, et tout y entre de soi-même. C'est là qu'une heure bien employée instruit plus que des volumes faits avec des volumes, et par des hommes qui n'ont lu que des volumes.

Paris n'offre rien de semblable : c'est un tout extraordinaire composé de parties hétérogènes qui se meuvent presque chacune dans des directions contraires, et dont l'opposition des forces maintient cet équilibre qui étonne, et n'est apperçu que du philosophe : la ruse y joue le rôle le plus sensible, la vertu y est isolée, et les vices y sont civilisés au point qu'ils y ont perdu

leur dénomination (*d*). Le prisme de la séduction y varie tellement ses mouvemens corrupteurs, que bien des pères de famille, bien des hommes, même devenus célèbres par l'éclat de leurs talens et la dignité de leurs principes, se changent tout-à-coup en esclaves des plaisirs ou de la cupidité. Le petit nombre de sages qui résiste à tous ces pièges, vit à l'écart, plaint le présent et espère dans l'avenir ; à plus forte raison l'enfant se corrompt-il dans Paris : mille objets de scandale, mille embarras dans les rues, le mauvais air qu'on y respire, tout doit, en un mot, en écarter la jeunesse.

Je conçois néanmoins qu'un college ou une pension, situé dans les environs de Paris (*e*) à

(*d*) La vraie signification des termes mêmes s'y corrompt ; car un homme appellé *scélérat* par une cotterie hypocrite et ce terme hazardé par des écrivains à la tâche, proclamé dans des grouppes par des soudoyers, répété par des illuminés, ou des ignorans trompés, ce terme, dis-je, devient synonime du mot *vertueux* ; et ces hommes, après avoir été harcelés par l'envie, l'ambition, l'amour du trouble et enfin par la nécessité de masquer des crimes, sort clair comme le soleil à travers ces nuages fétides et passagers, s'il a le courage de les traverser d'un pas ferme.

(*e*) Versailles me paroit être le lieu le plus convenable sous tous les rapports. Un tel établissement bien

la proximité des grands maîtres de tous les genres que cette capitale renferme ; je conçois, dis-je, qu'une telle maison d'éducation deviendroit la pierre de touche de toutes les autres institutions de la république : mais encore faudroit-il que les élèves les plus avancés en âge, parcourûssent, dans la belle saison, une partie de la France, qu'ils en examinâssent les productions, les sytes, etc. ; qu'ils levâssent des plans topographyques et qu'ils arrivâssent enfin dans une ville maritime, telle que je viens de la dépeindre ; leurs observations faites, ils reviendroient par une autre route, et de la même manière qu'ils étoient partis ; c'est-à-dire, à pied, à petite journée, munis de leurs tentes et ustensiles nécessaires, observant une exacte discipline militaire dans leur petit camp, et s'arrêtant indistinctement dans les lieux où quelques plaisirs instructifs fixeroient leur attention : une voiture les suivroit pour plus grande convenance, dans

---

développé dans cette ville, peut la rendre florissante par le concours des circonstances qui en seroient la suite. Le patriotisme désintéressé dont cette ville a donné des preuves si éclatantes, mérite aussi une distinction particulière et la valeur des biens nationaux exige qu'on y attire des habitans, sous le plus de rapports possibles.

tou

tous les cas : voilà, je pense, la seule maniere de former des hommes : qu'on ne m'objecte pas que la jeunesse n'est pas susceptible de se prêter à des formes si variées ; je répondrai que l'homme est de tous les êtres celui qui se ploye le mieux ; il ne s'agit que de s'y prendre aussi raisonnablement que les despotes civiles et religieux s'y sont pris adroitement pour le transformer en automate qu'ils ont fait mouvoir à leur gré ; un être qui se laisse modeler par la chimère et l'hypocrisie sera au moins docile aux leçons de la nature et de la raison.

CHAPITRE VIII.

Comment on doit enseigner le latin et les langues vivantes aux enfans. Danger du trop grand et du trop petit nombre d'eleves dans une maison d'education. Esquisse d'un college

Pour enseigner aux enfants le latin, qu'on leur a rendu d'une difficulté si colossale, il suffit de leur faire apprendre par cœur, et encore mieux de leur faire suffisamment copier les déclinaisons et les conjugaisons les plus à leur portée ; de les faire passer ensuite à la traduction des auteurs

les plus aisés, et sur-tout les plus propres à exciter leur curiosité : quant aux principes de cette langue ; il faut les leur faire remarquer, chemin faisant, dans la *texture* de la phrase : on sera surpris de leurs rapides progrès. N'est-il pas plus aisé de se convaincre du mécanisme d'une montre en examinant la structure que sur ouï-dire ?

Segnius irritant animos demissa per aurem
quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
ipse sibi tradit spectator.

HOR. Art. Poét.

Je donnerois la préférence à des descriptions choisies dans Pline le naturaliste ; il en résulteroit plusieurs avantages à la fois pour les enfants. 1°. celui d'apprendre le latin ; 2°. de connoître la nature ; 3°. de les tenir presque toujours en mouvement pour l'examiner, seul moyen d'éveiller leur attention ; car leur imagination s'affaisse dans le repos. Cinq ou six heures bien distribuées par jour, suffisent pour écrire, dessiner, expliquer les principes des langues, des mathématiques, etc. ; encore faut-il y glisser quelques petites diversions agréablement instructives, afin d'éviter l'effet soporifique de la froide monotonie. Le reste doit être récréation ; mais toute récréation doit avoir un objet instructif.

2°. Pour avoir des écoles où la jeunesse puisse apprendre telle ou telle langue vivante ; l'anglaise,

par exemple, il suffiroit de faire venir, une fois pour toujours, un certain nombre de jeunes orphelins anglois, ou d'envoyer le même nombre de jeunes Français en Angleterre pour y apprendre la langue : de les réunir ensuite à d'autres élèves qui l'ignorent et de n'environner ces élèves ainsi réunis que de maîtres et de domestiques parlant Anglois : l'on finiroit par avoir de cette manière, un collége où un enfant pourroit aller apprendre l'Anglois dans très peu de tems, sans être pour cela interrompu dans le cours de ses études précédentes ; puisque, dans mon hypothèse, les maîtres du collége anglois seroient en état de les lui faire continuer. Qu'on n'espère d'ailleurs pas remplir cet objet par des leçons partielles ; on n'y a pas encore réussi et on n'y réussira jamais. (1)

---

(1) Telle est au reste la méthode que l'on suit avec succès dans une certaine partie du Nord où la jeunesse apprend différentes langues, ainsi que des sciences et des arts, avec la plus grande facilité. Telle etoit aussi celle que je voulois suivre pour devenir utile dans la carrière de l'éducation, je doutois d'autant moins du succès, que j'avois passablement scu, avant l'âge de 16 ans les langues latine, allemande, françoise et par la suite l'angloise, sans avoir été pour cela empêché de me livrer à mes goûts pour les mathématiques, la physique etc. Mais mes efforts se sont brisés contre l'ascendant des prêtres qui influoient trop sur l'esprit des parents. Il

3°. On ne doit pas permettre qu'il y ait trop d'enfans dans un college ou dans une pension ; car l'expérience a démontré que les progrès des enfans décroissoient en raison de leur trop grand nombre d'élèves dans une même maison, comme elle a aussi prouvé qu'un trop petit nombre assoupit et diminue les moyens d'émulation, tant à l'égard du maître qu'à celui de l'élève. Quand le nombre est trop grand, il en résulte un mouvement impérieux qui entraîne le maître et les élèves dans des effets contraires, et les études deviennent nulles en général. L'inspection des mœurs offre sur-tout beaucoup de difficultés en pareil cas. Il y a un point milieu entre le trop et le trop peu ; et ce point milieu ne peut se rencontrer que dans le centre des lumières et de l'activité du chef de l'établissement. Je suis fondé à croire que le *maximum* d'un collegé ne peut s'élever au-dessus du nombre de deux cens cinquante élèves sous la direction d'un même chef, et qu'il a besoin d'être secondé par autant de professeurs que le nombre 20 à 30 se trouve contenu de fois dans la quan-

---

falloit que les enfans sussent bien le cathéchisme pour plaire aux uns ; et bien danser pour plaire aux autres. a vertu *talismanique* des prêtres avoit rendu le mot *raisonnable* synonyme du mot incrédule ; il leur falloit des Eunuques au moral, comme il en faut au physique dans les Sérails d'Asie.

tité totale des élèves ; que le tiers au moins de ces professeurs doit surveiller à son tour les élèves dans tous les instans où ils ne sont point dans leurs classes respectives ; qu'enfin le chef doit être de préférence un homme marié et père de famille.

Je viens d'établir des faits et développer des principes dont une longue expérience et des observations suivies m'ont convaincu. J'avois renoncé à être utile à une patrie que je ne voyois pas. Uniquement occupé d'un moyen d'exister qui m'affranchît de toute relation avec l'hypocrisie dominante, mon dessein étoit de faire apprendre un art ou un métier à chacun de mes enfans, afin de les soustraire aux persécutions dont une raison perfectionnée auroit pu les environner. mais, grâces à l'excès du vice, la vertu trouve enfin le champ libre, à quelques gourmades près que les petites et viles passions lui prodiguent. Cela ne doit pas la décourager : l'haleine d'un insecte peut bien ternir pour un instant l'éclat d'un diament, mais jamais le détruire. L'ypocrisie s'effrayera toujours devant le regard de la raison ; elle aura beau s'agiter dans l'obscurité contre elle ; semblable à la taupe, sa *nuisance* la décélera toujours, et la fera jetter au grand jour le ned couvert de boue.

Puisque j'ai maintenant une patrie, je luis dois

les facultés par lesquelles je puis le plus contribuer à son embellissement ; et, sans m'arrêter aux instigations de ma propre tranquillité contre un état aussi pénible, j'offre à ma République les douze années qui me restent encore à écouler jusqu'à ce que je sois parvenu à 60 ans, pour lui aider à soutenir l'édifice de l'instruction. Je conçois que ce ne sera que par cet édifice bien affermi que notre constitution acquerra une voix si majestueuse et si sonore qu'elle se fera entendre à tous nos freres du globe à travers ces nombreux hurlemens *héraldiques* qui s'efforceront envain de l'étouffer ; que c'est par cet édifice enfin, que nous deviendrons, POPULUS SAPIENS, et que l'univers deviendra, GENS MAGNA ET UNA.

Nota. J'ai pensé que mes principes un peu généralisés trouveroient une issue plus libre à travers tant d'opinions diverses qui vont se croiser pour l'instant. Un plan déterminé m'auroit attiré des controverses de la part de ceux dont il auroit contrarié les conceptions. Nous ne manquerons d'ailleurs pas plus de plans que d'imaginations inventives : mais je crains bien que nous soyons au dépourvu à l'égard des maitres.

Les écrits ont à la vérité le précieux avantage d'indiquer desroutes nouvelles ; mais l'expérience a celui de les présenter toutes frayées : c'est donc

à cette dernière qu'il faut avoir recours par des essais graduels. Voici donc ce que je conseillerois de faire, en attendant quelques données fixes.

1o. Chaque département devroit se choisir pour *grand instituteur*, ou chef des études du département, celui qui lui présenteroit les instrumens d'éducation les mieux perfectionnés.

2o. Ce grand instituteur aura la préférence, à talent égal, s'il est marié : et dans ce dernier cas, le sort de sa femme, ainsi que celui de ses enfans, sera sous la sauve garde immédiate de la République, après sa mort.

3o. Ce grand instituteur aidera à son département à organiser les écoles primaires, ainsi que les autres écoles, aux termes des loix.

4o. Lorsqu'à l'aide de ce grand instituteur, les départemens se seront choisis, et auront mis en fonction les maîtres destinés à remplir le plan d'études décrété : ce grand instituteur parcourera successivement les cantons, les districts, etc. du département : il examinera l'état des études, celui de l'administration y relative, etc. Il remédiera à des inconvéniens, et il facilitera en un mot le mouvement de cette nouvelle machine politique.

5o. De retour, il rendra compte du tout à l'administration du département, comme la plus

intéressée au progrès des études de son arrondissement, sauf à elle à recourir à d'autres autorités, si la loi en établit pour des cas particuliers.

Les grands instituteurs de la république enverront leurs observations sur les moyens de perfectionner les études, soit à un journaliste *ad hoc* soit à un corps savant établi par la loi.

7°. Pour que justice soit rendue au mérite, sans qu'il soit obligé de passer par la filière humiliante de la sollicitation, il sera tous les ans, fait note des progrès des élèves sous la direction de tel ou tel instituteur; afin qu'il lui en soit tenu compte, en temps et lieu et l'instituteur expliquera les moyens qu'il a mis en usage pour développer aussi rapidement les facultés morales et physiques de ses élèves; afin que, de la réunion de tous ces indices il résulte un faisceau de lumières dont la lueur salutaire puisse promptement s'étendre sur toute la république.

8°. Tous les maîtres seront engagés dans cette pénible carriere par des avantages reels et une perspective attrayante.

FIN.

Celui des départemens auquel mes principes lui auront inspiré de la confiance, pourra s'adresser à moi par l'intermédiaire d'un de ses députés à la Convention.

Pierre Gadolle rue de l'arcade N° 2, près la petite Pologne. à Paris.